

leil de juillet, orageux, s'abattait lourdement dans l'air embrasé. Un térébinthe ancien, d'opulente ramure, tenta l'humble pèlerine, et dans ce vénérable abri de verdure, elle voulut goûter la fraîcheur du repos.

Il fallut, toutefois, s'éloigner à regret du patriarche auguste des arbres de l'Orient. Plus alerte, la femme au turban de lin blanc se remit à marcher vers le but projeté. Au bout d'un certain temps, la faim se fit sentir. Lassée, cette frêle créature longuement regarda tout autour. Pas un toit, nul asile en ce désert de feu !

Plus loin, sur la droite, des gens s'agitaient au bord du chemin. Hâtant le pas autant qu'elle pouvait, la femme au fin visage fut, sur l'heure, devant eux. En un groupe affairé, deux hommes, une vieille mère, courbés vers le sol, par poignées, ramassaient des tas de pois épars. Sur les nuages amoncelés au-dessus de leur tête, ils jetaient souvent un oeil furtif, anxieux.

— Amis, demande en hésitant la voyageuse, timide, voulez-vous me donner un peu de ces beaux pois ?

Deux fois, elle réitère sa requête ardente. Trop occupés, ces rustres, pour répondre aux passants!... Enfin, un mécréant relève sa grosse tête coiffée, selon l'usage, d'un lourd bonnet pointu. Haussant les épaules :

— Je ne connais pas! réplique-t-il rudement.

— J'ai faim!... Ayez pitié!...

Le ton suppliant, les regards attristés de la jeune inconnue n'attendrissent nullement ces coeurs de rocher.

— Va-t'en! Hors d'ici!

— Passe ton chemin, étrangère! hurlent en trio les êtres impitoyables.

Et, plus âpres en besogne, ils se hâtent d'enfourer au fond de vastes pots la récolte abondante, luisante et mûre à point.